

François Ricard N'en plus croire son miroir

Jean Obélix Lefebvre

Number 51, March–April–May 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21576ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lefebvre, J. O. (1993). François Ricard : n'en plus croire son miroir. *Nuit blanche*, (51), 36–40.

François Ricard

N'en plus croire son miroir

François Ricard nous avait donné rendez-vous au restaurant d'un grand hôtel. Calendrier strict, car l'auteur court d'une rencontre à l'autre. Nous l'avions, il est vrai, déjà entraperçu lors d'émissions télévisées où la communication frôlait le degré zéro. Mais n'est-ce pas toujours ainsi, les obligations du consumerism vouant le meilleur des livres à n'être qu'une denrée publicisée jusqu'à incrustation irréversible dans la mémoire d'une clientèle? La chaleur d'un discours ou d'une œuvre écrite et sujette à polémiques se dissipe souvent dans ce médium réfrigérant: les animateurs n'ont pas eu le temps de lire et la succession des sujets nous porte à l'oubli presque immédiat. De même, lorsque *La génération lyrique* sera abordée dans nos pages, il sera bon de rappeler à nos propres lecteurs qu'il s'agit moins d'une rumeur, d'un sujet à la mode, que d'un essai qu'on pourra d'autant mieux consulter qu'on l'aura abordé de manière critique. Vous verrez peut-être l'ambiguïté du succès d'un ouvrage dont le principal argument est d'étudier notre narcissisme et nos égotismes.

François Ricard, (en plus d'être enseignant en lettres, il se prévalue des rôles d'écrivain et d'éditeur), réagit vivement à une remarque que nous lui faisons à propos de l'extrême médiatisation de *La génération lyrique* et de son auteur: «Mon expérience médiatique m'a appris qu'il est rare qu'un effet des médias puisse faire vendre un livre, sauf certains cas, Petrowski peut-être, c'est-à-dire des gens déjà très médiatisés. Je me défends là, mais c'est un effet rare...» Ce à quoi nous protestons que nous ne soulevions cette question après tout fort secondaire que pour souligner qu'il arrive qu'un effet de mode, (on a pu le constater lors des périodes d'engouement de cette génération lyrique pour *La révolution sexuelle* de Wilhelm Reich, peu lue mais présente à bien des chevets), entraîne une éducation de l'obligation de lecture tant on baigne dans le commentaire.

Portrait de groupe avec... drame

S'y reconnaîtra-t-on? François Ricard nous a prévenus dans sa présentation: il ne s'agit pas de tous, mais de la part culminante, émergente, d'une génération, «des hommes et des femmes qui

ont aujourd'hui quarante, quarante-cinq, bientôt cinquante ans». Cette désignation vague, (pour ne pas trop verser dans la dénonciation?), car il est odieux de rompre nommément le cercle des amis et des collatéraux, nous fait suivre le parcours de premiers-nés du baby-boom, de la «grande noirceur», terme que monsieur Ricard trouve un peu abusif, jusqu'à cette époque opaque qui est la nôtre et que j'ose désigner comme celle de *la grande épaisseur*. Je signale encore ici que l'auteur montre quelques réticences face à ce vocabulaire qui peut induire à des vues péjoratives.

Je n'aurai voulu pour ma part qu'identifier commodément cette frontière molle à laquelle se heurte un Québécois lorsqu'il doit sortir de lui-même, de ses affects, de son moi identitaire. Il perd ses repères face à un univers fantasmé et il a peur de la réalité qu'il doit rencontrer au-delà de son univers habituel, connu, où il est reconnu. N'est-ce pas ce sentiment «nègre blanc» tel qu'identifié naguère par Pierre Vallières (*Nègres blancs d'Amérique*, Parti Pris)?

Notre interlocuteur ne se rebiffe pas pour contrer une terminologie qui n'est cependant pas la sienne à propos de la contemporanéité. Il complète

même: «... Qui est une manière d'insécurité et donc de besoin de confort. Je dois dire qu'en écrivant ce livre-là, j'ai parfois éprouvé ça. J'avais des doutes au cours de son écriture. Est-ce que je n'étais pas en train de me gourer complètement? Est-ce que ce n'est pas trop dur? Et c'est pourquoi, lorsque j'ai rédigé ma présentation, et je l'ai fait à la toute fin comme on fait toujours, là, j'ai parlé du risque de délire. C'est peut-être du délire toute cette interprétation! Au fond, on part d'une hypothèse démographique. Ce que j'ai tenté, c'est de ne jamais perdre de vue cette hypothèse-là. Ça donne une lucidité, mais il y a toujours le risque de s'aveugler à d'autres dimensions.»

Devant tant de bonne volonté de convenir, sera-t-il outrancier de porter le coup d'estoc sur le sujet de ces références démographiques? La France n'est pas un pays concerné par le baby-boom et, pourtant, François Ricard ne cesse d'y référer. Pour les points de détail, dès qu'il manque une pièce du puzzle au Québec, c'est aux U.S.A. qu'on ira la chercher, sûr de l'y trouver. Et il y a de bien drôles de rapprochements entre Woodstock et Expo 67! Diable! L'entêtement à l'hypothèse première autorise-t-il à ces contorsions? ▶



photo : A.-M. Guérineau

Nous sommes plus ou moins confus d'une interrogation poussée jusqu'à un point de possible rupture. Mais, encore une fois, François Ricard ne se formalisera pas. Comme s'il débattait avec un inconscient québécois à la manière d'un thérapeute, il plaide avec beaucoup de patience et d'ontion. «Ouais. Pour ce qui est du rapprochement entre Woodstock et Expo 67, il s'agit peut-être d'un affect régional, local. Moi, je suis de Shawinigan, dans la Mauricie, et je n'étais toujours pas sorti de Shawinigan au moment de l'Expo. Mais je me souviens de son impact. C'était une immense fête! C'était essentiellement un monde de jeunes, Expo 67, même si c'était organisé par des administrations internationales! Sur les lieux, sur le site, tout vous prévenait qu'il s'agissait de la manifestation d'un monde de jeunes! Un rayonnement! Une fête de la jeunesse!».

J'ose relever les effets fantasmatiques du marketing sur une clientèle-cible. Pour l'auteur de *La génération lyrique*, l'objection ne couvre qu'un aspect de la question: «La clientèle, oui, mais il ne faut pas négliger l'aspect sacré. Une religion! C'est un moment magique où la jeunesse se voit et s'autocélèbre. Dans les deux cas! Mais, pour le Québec, Expo 67 a eu un effet déclencheur d'ouverture, de révélation de la présence de la jeunesse. Je ne crois pas que c'est un effet du hasard si ont suivi les grandes manifestations étudiantes, politiques. Bien sûr, il y a l'influence des étudiants français. Mais même la marche sur Québec, en 69, contre la loi 63, fut une manifestation de ce triomphe de la jeunesse. On n' imagine plus ça aujourd'hui. En cette fin des années 60, cette génération prend conscience d'elle-même, se découvre, se trouve belle, se sent porteuse de changements et le clame.»

Hue et dia idéologiques

J'en remets. «Toute cette jeunesse n'est-elle pas abusée par ses aînés?». François Ricard croit que je fais allusion à ces aînés lyriques, objets de sa thèse. Il répond donc: «Oui. Les premiers arrivés sont les premiers servis... et bien servis! Je le souligne dans le livre et j'aurais pu mettre ça en tête de chapitre...»

Mais je voulais plutôt parler d'un fossé entre cette génération et les tenants d'autres valeurs et, plus encore, entre cette génération et les réels détenteurs d'un pouvoir de classe. Je marxais plus ou moins: «La prise d'un pouvoir réel par cette génération lyrique n'est-elle pas encore pur fantasme? Ne

s'agirait-il pas plutôt d'un pauvre pouvoir de cadre? Car si on aperçoit d'un côté des personnes bien incrustées dans des *sinécures*, le pouvoir constatable se retrouve moins entre les mains de gens de 35 à 55 ans qu'entre celles de personnes fort avancées dans la soixantaine et très peu nombreuses.» Je suggère à notre auteur l'existence d'une résistance molle quoiqu'organisée aux pressions de sa génération.

François Ricard me reprend donc, mais interprète autrement le sens de résistance molle: «J'en parle pourtant beaucoup de cette résistance molle! Ces générations d'aînés n'ont pas fait tant d'obstacles à la génération lyrique, à sa prise de contrôle. C'est un de mes thèmes. De la part de cette génération, il y eut une sorte d'attitude désespérée. Ils mettent des enfants au monde et sont décidés à se retirer, à leur laisser la place. Je parle donc d'un conflit de générations, mais il n'y a pas eu de guerre, contrairement à l'idée reçue.

«En ce qui concerne par exemple le personnel politique ou aux postes de commande, il y a eu tout récemment, aux U.S.A., l'élection de Bill Clinton. C'est tout à fait un de mes héros. Il est né après la deuxième guerre mondiale. C'est sûr qu'il y a un paradoxe apparent dans le fait de situer cette arrivée au pouvoir dans les années 90. Si on prend Reagan ou Thatcher, bien sûr que ce sont des vieillards, une toute autre génération! Mais qui a voté pour eux? Qui a voté pour Bourassa en 85? La génération baby-boomer.»

Je m'obstine: «Toujours côté clientèle!»

— «Bien sûr qu'ils n'ont pas pris les postes eux-mêmes. Ils commencent. C'est-à-dire qu'il s'agit de l'invasion d'un groupe et non de l'irruption d'un seul personnage.»

Là, je m'arrête pile. Je creuse. Serai-je aussi désillusionné enfin? Je soulève ce dont il est peu question dans son livre, les idéologies. «Vous n'avez pas quelquefois l'impression d'être resté aveugle à la guerre réelle, une guerre qui ne dirait pas son nom, une guerre molle? Car je prends les bibles de cette époque assez récente, *Le hasard et la nécessité* de Jacques Monod, Reich, Marcuse, Bateson, des idéologies ou des philosophies qui ont tourné court, qui se sont effondrées ou ont été écartées... C'est à peine une légère atteinte à des structures très conservatrices confortées par cette autre bible d'un pseudo au-delà mais surtout vue (par moi seulement?) comme une dénégation des conquêtes humanistes, une option en faveur des conditionnements, *Par*

delà la liberté et la dignité de Burrhus Frédéric Skinner. L'efficacité dénierait la trop grande confiance en l'intelligence individuelle. Ce livre n'aurait-il pas été entériné avec enthousiasme par un groupe, (je ne dis pas tous!), de la génération plus âgée? Ce qui nous aurait amenés à un hyperbehaviorisme ou, si l'on veut, à un fascisme à col blanc. N'est-ce pas cela, (et des travaux comme ceux du Hudson Institute), qui entraîne cette 'collaboration' dont vous faites état dans votre livre?»

Là, je l'emmerde! Il se croira aux prises avec un grand parano, un échauffé! Pourtant j'ai écourté. Et trop tard pour masquer cet *égarement*! Le fusible des protocoles du bon intervieweur a sauté.

Mais non! Il reste placide, mandarinal. Il me reprend seulement: «Je ne sais pas si on doit prêter tant de noirceur à Skinner. C'est sûr, si on pense à la société de consommation dans laquelle on vit, qu'on a l'impression d'un monde concocté par des skinnériens, mais il y a, dans le cas de la génération lyrique, même si elle aboutit à un tel monde, à la base, une idée rogerienne [Carl Rogers] plutôt. En s'appuyant plus sur l'innocence, sur une pensée très douce, gentille, pour finalement aboutir à un monde skinnérien. Et je crois que ça va tout à fait dans le sens de mon hypothèse, entre autres mon chapitre sur les illusions lyriques. Ce sont toutes des idéologies de progrès, de révolution, de transformation, toutes des idéologies de gauche et parfois d'extrême-gauche. Ce sont tous des projets visant à la transformation du monde et au salut de l'humanité.

«D'une part! Car, d'autre part, on se rend compte, à l'observation des résultats, que rien de tout cela ne s'est produit, que le projet n'a pas abouti. Ce qui m'amène à dire que le vrai projet n'était pas le progrès ou l'amélioration de l'humanité, mais de faire place nette. Je parle de dévastation. L'important était de balayer les anciennes idéologies.»

Mea maxima culpa! On n'échappera pas à la responsabilité d'imbroglios dont nous n'avons su nous extirper, dupes ou opportunistes. Il s'agit bien de nous, acteurs à dénomination commune. Le ratage serait dû à un effet pervers du «narcissisme multitudinaire». Mais pourquoi François Ricard n'identifie-t-il pas un œdipe multitudinaire?

«Parce que l'œdipe, c'est une façon de mettre l'accent sur le conflit entre ces enfants et leurs parents. Alors que l'emploi du terme narcissisme permettrait de décrire plutôt l'amour de cet-

te génération pour elle-même, l'ivresse que lui procure, j'englobe Expo 67, les manifestations et Woodstock, son amour pour elle-même. 'Tous ensemble et enfin seuls!'; j'utilise quelques expressions qui peuvent sembler paradoxales. Quand on étudie la plupart des fêtes rock de cette époque, tous les individus se ressemblent et, même s'il y a une multitude, tous se reconnaissent dans les autres. Comme s'il n'y avait qu'un seul être se regardant.

«Pourquoi la recherche de telles manifestations? Pour se retrouver dans un lieu où il n'y a plus de parents, où on est entre jeunes, entre soi.

«Skinner est peut-être derrière ça. L'œdipe est peut-être aussi derrière ça. Mais j'ai essayé de reconstruire la manière dont cette génération a pu vivre ces choses. Finalement, il me semble que c'est une poussée profondément narcissique qui soutenait l'enthousiasme, la joie, l'ivresse de cette génération, de ses fêtes.»

Le vol porté d'un auteur à une certaine hauteur

«Il semble...» Époque subjective autant qu'opaque. *La génération lyrique* nous est répercutée d'écho en écho. Narcissisme incorrigible de pseudo-lecteurs. L'œuvre engendre ses sous-produits; on parlera un peu plus, sans plus, de la génération prise en sandwich, celle de queue, celle d'immédiatement après. François Ricard mesure-t-il déjà l'impossible communication? Qui est-il? La définition d'un auteur pourrait expliquer le point de vue. On lui demandera d'éviter de nous servir un curriculum vitae intégral.

Aïse. «Le C.V., je suis content qu'on le mette de côté. Car il ne s'agit pas d'un livre universitaire. Même si on est souvent défini par d'autres réalisations antérieures...».

(Il m'émeut tout de même lorsqu'il m'apprend avoir été l'éditeur de *La détresse et l'enchantement* de Gabrielle Roy).

Il poursuit: «François Ricard, c'est un écrivain, c'est-à-dire quelqu'un qui veut devenir écrivain. Pas quelqu'un qui tout simplement dit: j'écris. Et cette réflexion sur ma génération, il y a bien des années qu'elle me trottait dans la tête. D'ailleurs, j'avais déjà publié un petit texte sur ce sujet lors du 25^e anniversaire de la revue *Liberté*, en 83, «Tableau d'une génération en forme de déferlement».

«J'ai eu aussi la chance de collaborer à l'*Histoire du Québec contemporain*, le deuxième tome, avec des

historiens, Linteau, Durocher, Robert. Moi, un littéraire, me frottant à l'histoire, à la sociologie et à diverses branches des sciences humaines, ça m'a donné un appui, un fond. Il m'a semblé alors que j'étais prêt à tenter une réflexion sur l'ensemble du phénomène sans m'embarrasser de statistiques, de notes en bas de pages ou de graphiques. Je peux cependant défendre les faits sur lesquels tout ça est appuyé. Là, j'ai décidé de me laisser aller... sur le plan intellectuel, (ce n'est pas mon genre de me laisser aller autrement!), à partir de ce matériau que j'avais accumulé, des connaissances, des expériences même personnelles et des émotions.

«Ça me vient aussi du rapport avec mes amis. Les gens dont je parle, ce sont mes amis, les gens de ma génération, des gens que j'aime beaucoup. Ce sont mes contemporains immédiats. Mais qui me semblaient un peu mêlés, qui adoptaient des attitudes étranges à propos de la politique, de la famille, du couple ou de la vie tout simplement. Des gens souvent passés d'une mystique très engagée à... et qui ont beaucoup changé en dix ans. Bref, toutes ces expériences m'ont convaincu que je devais et pouvais faire ce livre-là et que je devais le faire en écrivant.

«Point très important: en écrivant! C'est-à-dire que j'ai commencé sans plan, avec une vague idée dans la tête, une probable direction. Je dois dire que ce livre s'est construit en s'écrivant, qu'il s'est pensé en s'écrivant. C'est l'expérience telle que je voulais la tenter. Parce que, selon moi, cela définit la littérature: la pensée s'élabore au fur et à mesure qu'elle s'écrit. Vraiment, la réflexion, la pensée, la thèse, la théorie si vous voulez, s'est construite à mesure que j'écrivais grâce aux métaphores qui venaient, m'ouvraient une piste. Comme pour la poésie.

«*La jeunesse éternelle* est ainsi venue sous ma plume à propos d'autre chose et est devenue l'hypothèse de mon livre. *La vie jeune, le narcissisme multitudinaire*, je trouvais ça d'abord contradictoire mais ça s'est avéré une piste à suivre.»

Le livre dérobaît l'auteur; l'écrivain cache l'homme. Et François Ricard cherche encore à se perdre dans le groupe, sa génération. Je tente de revenir à lui, non sans mal.

Il s'excuse: «Je crois que je suis très représentatif de ma génération et une de mes idées centrales est que celle-ci a eu un destin facile. Moi de même.

«Je ne suis pas né d'une famille riche. Je viens d'un milieu très modeste d'une ville de province. Probablement que, si j'étais né 20 ou 30 ans plus tôt, je serais resté dans ce milieu. J'ai profité comme la plupart de ceux de ma génération, garçons et filles, de conditions de mobilité sociale qui se sont créées dans les années 40, 50 et 60.

«J'ai fait mes études classiques. J'étais, rappelons-le, le fils d'un petit employé. J'ai fait ces études dans un collège qui venait de se créer, le séminaire Sainte-Marie de Shawinigan. Il n'y avait pas de pensionnaires et ça ne coûtait presque rien. C'étaient les fils de médecins qui étaient minoritaires dans un collège plein de fils d'ouvriers et de petits employés. Magnifique occasion! En d'autres circonstances, je n'aurais pas fait d'études classiques. C'est pourquoi j'en parle. Alors, le cours classique gardait ses plus belles qualités et perdait ses défauts. On est à la fin des années 50 et au début des années 60.

«Ensuite, je suis passé par l'université. J'ai suivi le tracé. J'ai fait un doctorat en lettres. Trente ans plus tôt, il aurait été impensable de faire carrière dans les lettres et, aujourd'hui, c'est extrêmement difficile.»

Nous tiquons encore. Pas de tentations délinquantes? Pas d'aventures *on the road*?

«Ah oui! Je suis parti trois ans en Europe. Mais il s'agit encore là de trois années dont j'ai profité. Je ne suis pas devenu un hobo! En 68, la France offrait aux Québécois des bourses comparables à celles des ressortissants de ses anciennes colonies. On avait quinze cent francs par mois pour aller étudier en France. J'avais terminé mon premier cycle. J'y suis allé. Tournant le dos, puisqu'on créait les premiers cégeps, à un poste où me caser pour de bon. Mais on ne pensait pas encore en ces termes-là. Le monde était ouvert!

«Tout ça pour en venir à dire que, lorsque j'avise dans la préface de *La génération lyrique* qu'il s'agit de confessions, oui, ça en est, non pas dans le sens d'une révélation de secrets personnels, mais dans la mesure où, et c'était le cas de beaucoup d'autres, j'ai raconté mon propre sort. J'essaie au début de rendre hommage à nos parents à qui nous devons ce destin. Mais je ne peux absolument pas célébrer ce destin sans, en même temps, poser des questions. Qu'avons-nous donné? Qu'est-il sorti de tout ça? Qu'est-ce que cette grande chance historique a permis? Qu'est-ce qu'on a rendu de ce qui nous a été donné? ▶

«Autrement dit, à l'origine de ce livre, il y a à la fois une exaltation et un sentiment de mauvaise conscience.»

Épilogue d'une époque hallucinée

Lorsqu'on transite d'un milieu à un autre, cela nous permet un gambit des références et... des référents. François Ricard précise qu'un des amis auxquels il doit une part de ses intuitions est Denis Arcand.

Il précise: «Je ne dis pas que c'est lui que je raconte. Si je le nomme, c'est que j'ai été très marqué par son film, *Le déclin de l'empire américain*. Ce portrait tracé d'une génération, la même, Denis Arcand me disait que ça ne reposait pas sur une analyse particulière, mais sur l'observation, sur des conversations, l'imprégnation dans son milieu.

«C'est un peu la même chose pour moi. Je vis dans un monde de quadragénaires, hommes et femmes, intellectuels, artistes, universitaires. J'ai aussi, du fait de mes origines et de celles de ma compagne, deux immenses familles de gens à peu près du même âge...»

Là, nous lui faisons remarquer qu'il doit bien y en avoir quelques-uns qui auraient chu aux enfers, qui n'auraient pas eu les mêmes chances!

«C'est certain! Mais, descendre aux enfers, il faut s'entendre. Généralement, il y avait des garde-fous. Ils avaient une job ou un statut quelconque qui les empêchaient de se clochardiser totalement. Partis d'une foi absolue de changer le monde à travers soit le marxisme, soit la pensée orientale, soit la littérature, soit le projet politique en général, ils se retrouvent au bout de quelques années complètement désespérés, paumés, en désarroi profond, et n'ont plus qu'une préoccupation, leur salut personnel!»

J'ose encore: «Ils conservent leurs rêves et en ont perdu les moyens...»

Il rétorque: «Moi, je pense que, les moyens, on les a plus que jamais! Voyez cette génération, quand elle a eu quarante ans, elle s'est trouvée en situation d'influence et de contrôle dans la société. Elle avait donc les moyens de mettre à exécution les projets de sa jeunesse. Mais il y a cette loi que, lorsqu'on parvient à une situation de pouvoir, instinctivement, normalement sans doute, on ne vise qu'une seule chose, c'est que ça change le moins possible!

«On pourra me citer des marginaux d'exception..., mais, je m'en explique dans ma présentation, *La génération lyrique*, c'est un portrait de groupe, à la manière de Tocqueville: 'On pourra m'opposer des individus, je

répondrai que je peins un portrait de groupe'. On ne peut rendre compte de l'ensemble de la diversité des cas individuels. Globalement, le rôle et le poids de cette génération dans la société, je crois les avoir bien rendus.

«En ce qui concerne le côté sombre de cette génération, les drames et les difficultés qui commencent à apparaître maintenant, mon livre ne prétend pas prédire. Quand j'essaie d'imaginer ce que seront le vieillissement, la souffrance physique, la marginalisation ou la mort, je conclus, même si j'y touche, notamment à propos des femmes dans mon dernier chapitre, que ce sera peut-être l'objet d'un autre livre. Dans quinze ans!» ■

Propos recueillis par
Jean Lefebvre

François Ricard a publié, entre autres ouvrages: *L'art de Félix-Antoine Savard dans Menaud maître-draveur*, «Études littéraires», Fides, 1972 (épuisé); *Gabrielle Roy*, «Écrivains canadiens d'aujourd'hui», Fides, 1975 (épuisé); *L'incroyable odyssée*, du Sentier, 1981; *La littérature contre elle-même*, «Papiers collés», Boréal, 1985, Prix du Gouverneur général 1986; *Histoire du Québec contemporain*, en collaboration, t. 2, Boréal, 1986 (T. 1 et t. 2, «Boréal compact», 1989); *La génération lyrique*, Boréal, 1992.

François Ricard LA GÉNÉRATION LYRIQUE Boréal, 1992, 282 p.; 24,95 \$

Avec le présent essai, nous avons droit à une dissection — on oserait même dire une vivisection puisque le spécimen en question continue de batifoler —, opérée suivant toutes les règles de l'art. En effet, c'est avec une finesse et une intelligence rares que François Ricard dessine le portrait de cette «génération lyrique» regroupant les premiers-nés du baby-boom. Il qualifie cette génération de lyrique car elle aborde l'existence avec enthousiasme, pleinement confiante en son pouvoir sur le monde. Mais l'essayiste va plus loin et gratifie d'un rôle mythique cette cohorte de baby-boomers. Ceux-ci sont

«chargés de mission»; la société québécoise n'attend que ces héros des temps modernes pour se métamorphoser. Les enfants du baby-boom incarnent en effet un ordre nouveau étranger à la Crise et à la guerre. Ils connaissent donc une enfance idyllique. La masse des baby-boomers impose ses goûts et le culte de la jeunesse. Puis l'avènement de la Révolution tranquille consacre la suprématie de la modernité; les aînés n'ont qu'à bien se tenir. Enfin, assagie, la génération lyrique profite de la force du nombre et de son niveau de formation pour se tailler une place enviable dans la société.

Il semble que François Ricard prenne soin de peaufiner le mythe pour ensuite dépeindre la chute vertigineuse du héros. Car cet essai porte une condamnation sans appel. On nous montre cette génération, qui tient désormais les ficelles, refusant de céder sa place, ses

avantages sociaux et économiques, mais ce qui est plus grave encore, refusant de vieillir et d'assurer la continuité. Reprenant l'idée de Milan Kundera, François Ricard décrit le règne de la «légèreté» qui vient remplacer la «lourdeur» ou inertie du monde traditionnel. Les jeunes des années 80 et 90 ne peuvent plus se faire les dents sur la génération antérieure. Il n'y a plus de modèles à faire éclater, plus d'institutions à contester. Toutes les idéologies se valent et aucune n'est vouée à la pérennité. Seule la consommation à outrance vient combler ce vide existentiel. Le constat est amer mais d'autant plus crédible qu'il s'agit d'une autocritique, ne l'oublions pas. Aussi prend-on plaisir à lire cet ouvrage tant la richesse des références et l'élégante simplicité de l'écriture se conjuguent ici à la rigueur de l'analyse. ■

Alexandra Jarque